

10 avril

« On les aura ! »



Après
des combats
terribles,
l'ordre du jour
se termine
par ces mots :
« Courage,
on les aura ! »

Les combattants

Ci-dessus : « Courage, on les aura ! », par Job.
En haut : paire de jumelles allemandes.
Page de droite : soldats français près de la tranchée de Calonne.

© AKG-IMAGES. © JEAN-PIERRE VERNEY. PAGE DE DROITE : © AFP

Combien de morts français pendant les six premiers jours de la bataille de Verdun ? Près de 25 000. Morts, Driant – le député soldat qui avait, en vain, donné l'alerte sur les faibles défenses du bois des Caures – et la plupart de ses chasseurs ; morts, les zouaves du 3^e régiment et les fantassins du 351^e qui tenaient le village de Samogneux ; morts, ceux qui avaient résisté à Louvemont, à la Côte-du-Poivre, et sur tant d'autres coins de terre. Oui, 25 000 morts. Or, en arrivant à Verdun, Pétain avait ordonné aux hommes de sa 2^e armée que « toute parcelle de terrain qui [leur] serait arrachée par l'ennemi donne lieu à une contre-attaque immédiate ». Dans le temps où il prescrivait à son infanterie de se sacrifier, Pétain pressait l'arrivée d'une nombreuse artillerie, comme il pressait l'arrivée de nombreuses escadrilles. Face à l'artillerie allemande, l'artillerie française s'était révélée, dès le début de la bataille, d'une humiliante infériorité. Cette infériorité persistera longtemps. Un chiffre : quand les canons lourds allemands tireront 21 millions d'obus, les canons français de même type n'en tireront que 10 millions. Et ce n'est pas avant le 30 mai que l'armée de Verdun recevra les excellents 155 courts et les obusiers de 220 de Schneider. Et avant le 30 mai ? Eh bien, dans l'attente des canons qu'il ne cesse de réclamer à Joffre – « J'ai besoin d'artillerie pour économiser les effectifs » – Pétain doit faire avec ce qu'il a ! Esprit novateur, il avait, dès le 27 février, décidé la création de deux groupements d'artillerie lourde « capables d'agir presque instantanément sur les différents points du champ de bataille ». Si certains généraux avaient manifesté leur mécontentement d'être privés de « leur » artillerie lourde, Pétain, qui demandait chaque soir : « Qu'a fait votre artillerie ? Nous parlerons ensuite du reste », avait tenu bon et ses deux groupements d'artillerie devaient bientôt faire preuve de leur efficacité. Le 3 mars, d'abord, le 9 avril ensuite. Par un étrange hasard, comme il s'en rencontre



pendant toute guerre, Pétain, avait, le 8 avril, reçu de Joffre l'ordre de lancer « une puissante offensive dans les plus brefs délais ». Mais les Allemands avaient attaqué les premiers, le 9 à l'aube. Courageuse, menée avec des moyens importants, leur attaque allait être repoussée par la défense française. Et le 10 avril, le général Pétain signait l'ordre général 94 qui, après avoir rendu hommage aux « fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs de la 2^e armée [qui avaient] rivalisé d'héroïsme », s'achevait sur la phrase « Courage ! On les aura ! » On a discuté la paternité de ces quatre mots à vocation historique. Ils étaient en tête du journal du 279^e régiment territorial ; Abel Faivre les avait choisis pour figurer sur une affiche invitant à souscrire à un emprunt de guerre ; le colonel Serrigny les dira siens. Qu'importe ! Les mots « collaient » à la réalité. Ils disaient, comme bien des lettres le disaient et comme tant d'actes de courage quotidien le prouvaient, l'acceptation de tous les sacrifices afin que Verdun ne tombe pas aux mains de ces Allemands qui avaient déjà frappé une médaille pour célébrer leur entrée dans la ville ! Toute guerre, si elle a ses vérités, a ses légendes. Celle de « la tranchée des baïonnettes » est l'une des plus émouvantes. Près du ravin de la Dame, un monument commémore toujours la mort d'une cinquantaine de soldats du 137^e RI. Un abri protège leurs baïonnettes qui sortent du sol. Selon le commandant Bouvard, ces fantassins, bombardés sans arrêt dans la nuit du 11 juin, voyant leurs armes « bouchées par la terre, hors d'état de fonctionner » auraient mis « la baïonnette au canon pour le corps à corps imminent ». La terre soulevée et projetée par les obus les aurait alors tous ensevelis, debout, le fusil à la main. On éprouve quelque peine à écrire qu'il s'agit là d'une légende pieusement conservée. Qu'importe que les soldats du 179^e ne soient pas morts l'arme à la main, prêts à bondir de la tranchée. Comme tous les autres, ils sont morts pour la France. **HA**